Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 24 (1916)

Heft: 10

Artikel: La Serbie en guerre : 1914-1916

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-554114

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

actuelle, nous sommes parvenus à un résultat satisfaisant dans l'organisation du service dentaire dans l'armée. Nous avons sorti des troupes de toutes armes, la majeure partie des officiers, des sous-officiers et des soldats exerçant la profession de dentiste, et c'est avec eux et avec l'aide des dentistes appartenant aux services complémentaires, que nous avons institué des sections odontologiques dans les établissements sanitaires des étapes et introduit des dentistes de régiment dans la troupe. L'importance attachée aux soins dentaires rationnels donnés à l'armée est dans l'intérêt de toute la population; point n'est besoin de s'étendre sur ce sujet.

A ce propos, nous devons ajouter que, en dehors de la section dentaire, il a été introduit dans les établissements sanitaires des étapes de nouvelles institutions inconnues en temps de paix, parmi lesquelles nous citerons en premier lieu la section des convalescents. Au commencement de la mobilisation, nous reçûmes à maintes reprises, de la part des commandants de troupes, des plaintes au sujet du fait que les hôpitaux civils, les dépôts de malades et les établissements sanitaires d'étapes leur renvoyaient des hommes qui, bien que guéris, n'étaient pas entièrement aptes au service de la troupe. Ces plaintes étaient parfaitement fondées; elles constituèrent le point de départ pour la création de *sections de convalescents,* distinctes des autres et dont le but est de faire suivre à tous ceux qui y entrent un traitement approprié, consécutif à leur guérison, tel que massage, électrisation, bains, bains de soleil, etc., ainsi qu'un entraînement méthodique, qui les mettent en état de faire entièrement le service au moment où ils seront renvoyés, complètement rétablis, à leur corps de troupes. Nous sommes arrivés peu à peu à établir trois catégories de convalescents: 1° ceux qui ont besoin d'un traitement complémentaire et chez lesquels l'entraînement consiste en travaux faciles: gymnastique, jeux et exercices de marche modérés sans armes ni bagages; 2° ceux qui n'ont plus besoin d'un traitement proprement dit, mais qui ne supportent pas encore le régime alimentaire et le travail complet de la troupe, et pour lesquels l'entraînement consiste en travaux de toute sorte: gymnastique, jeux et exercices de marche avec fusil, mais sans sac; 3° ceux qui supportent le régime ordinaire, ainsi que tout le travail demandé à la troupe et qu'on garde encore quelque temps dans la section des convalescents pour les préserver d'une rechute. Pour ces derniers, l'entraînement consiste en travaux demandant plus d'efforts et en un service identique à celui de la troupe en campagne: grands exercices de marche avec armes et bagages, etc. Ces sections de convalescents reçoivent non seulement les hommes sortant des dépôts de malades et des établissements sanitaires d'étapes, mais aussi ceux qui étaient en traitement dans des hôpitaux civils, afin de soulager ces établissements. *(A suivre.)*

La Serbie en guerre. 1914-1916*)

C'est un beau et bon livre que la garde-malades Mlle C. Sturzenegger a écrit à son retour de Serbie, et qui vient de sortir de presse. L'auteur avait déjà précédemment travaillé comme infirmière dans les hôpitaux serbes, et dès que la guerre fut

*) *La Serbie en guerre,* par *C. Sturzenegger.* Neuchâtel, Delachaux & Niestlé S.-A. 3 fr. 50

déclarée, en août 1914, elle retournait dans ce malheureux pays dont la population a toute sa sympathie et où elle ne compte que des amis.

Dès lors, cette Suissesse au cœur généreux a vécu les heures terribles de l'agonie du peuple serbe. En termes sobres mais souvent émus, elle nous raconte ce qu'elle a vu à Belgrade, à Nisch, dans les tranchées, sous le feu des canons; et sous sa plume le drame se déroule, implacable, jusqu'au dénouement final: l'évacuation de la Serbie par son armée.

Ce sont là les plus tristes épisodes de la guerre mondiale; Mlle Sturzenegger a su les décrire d'une façon vivante; elle les a illustrés de plus de cent photographies, et elle sait intéresser le lecteur par des anecdotes captivantes. Qu'on lise celle qui lui est arrivée à l'hôpital de Kragujevatz où Mlle St. travaillait sous les ordres du Dr Sondermayer qui fut directeur du Service de santé serbe en 1912-1913:

« Un blessé autrichien, qu'on avait opéré peu de jours auparavant, accusait une température élevée; pour lui sauver le pied, une nouvelle intervention chirurgicale eut lieu. Mais la fièvre augmentant, le pire était à craindre; on le reporta dans la salle de pansements, et le Dr Sondermayer lui-même l'examina; il était huit heures du soir. Au bout d'un moment, le docteur me dit, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes:

— Il n'y a plus rien à faire, il faut employer les moyens extrêmes. — Puis, se tournant vers le patient, il lui dit d'un ton paternel: Vois-tu, mon garçon, il faut te laisser couper le pied, si tu veux vivre. Le blessé ne répondit rien. Tu as entendu, il faut te couper le pied, répéta le médecin.

— Mais, Monsieur le docteur, vous plaisantez, répliqua enfin le blessé.

— Non, mon cher, nous ne plaisantons pas dans des questions comme celle-là!

— Mais, Monsieur le docteur, alors je serai estropié, s'écria le malheureux; j'aime mille fois mieux mourir que d'être estropié!

— Comme tu voudras; en Serbie nous ne forçons personne à se faire amputer, mais si tu as un père ou une mère, tu devras réfléchir à la chose!

— Oui, j'y penserai.

— Mais décide-toi vite, demain cela pourrait être trop tard!

— Mais, Monsieur le docteur, c'est tout à fait impossible, et de grosses larmes coulaient de ses yeux; demain je vous répondrai, laissez-moi réfléchir jusqu'à demain! supplia-t-il.

— Comme tu voudras, mon garçon, nous ne pouvons pas te forcer.

Deux minutes après, le pauvre garçon était de nouveau dans son lit, et j'allai encore le voir.

— Mademoiselle, me dit-il, est-ce vrai que je mourrai si on ne me coupe pas le pied?

— Il n'y a sans doute pas moyen de vous sauver la vie autrement, répondis-je, à ce que m'a assuré le médecin, qui a le cœur serré chaque fois qu'il doit amputer un membre.

De grosses larmes roulèrent de nouveau sur sa pâle figure; il resta longtemps silencieux, puis il se tourna vers moi et me dit d'une voix vibrante:

— Voyez-vous, mademoiselle, j'aime une jeune fille de chez nous, et si je rentre estropié, elle ne voudra plus de moi, et cela, — cela, — je ne puis pas le supporter!

Et il cacha en sanglotant sa figure dans les oreillers.

Je caressai doucement ses cheveux baignés de sueur et cherchai à le calmer:

— Non, mon ami, je suis sûre que vous vous trompez; si la jeune fille a bon

cœur, elle vous aimera encore plus, elle vous aimera doublement, parce que vous aurez doublement besoin d'affection.

— Vous croyez? s'écria-t-il en se redressant.

— Oui, j'en suis persuadée, répondis-je avec assurance.

— Eh bien, maintenant, je crois que je vais dormir, et demain je vous donnerai réponse.

En disant cela, il se coucha sur le côté; j'arrangeai encore son oreiller, restai auprès de lui jusqu'à ce qu'il sommeillât, puis, je me retirai, car, pour la nuit, il y a toujours des gardes-malades hommes.

Le lendemain, de bonne heure, je le visitai de nouveau; il me sourit:

— Je me sens tout à fait bien ce matin, faites de moi ce que vous voudrez; j'ai envie de vivre encore, on peut venir me chercher; mais j'aimerais auparavant écrire à ma mère; donnez-moi du papier et de l'encre, s'il vous plaît.

— Oui, tout de suite, dis-je en m'éloignant.

Je courus auprès de Mme Woutchetitch, car quelque chose m'avait frappée dans l'aspect du malade. On lui fit vite une injection stimulante, en vue de l'opération, lui dit-on, mais une minute après, comme je lui apportais le papier et l'encre, il ferma les yeux pour toujours, murmura encore « mère, ô ma mère » et expira.

Nous l'entourions, émus; ses camarades de chambre, des Autrichiens et des Serbes, s'approchèrent l'un après l'autre et s'arrêtèrent, les mains jointes, auprès du lit; l'un d'eux lui mit dans la main un cierge allumé; puis, après une prière silencieuse, ils s'éloignèrent doucement.

Moi aussi, je me retirai dans ma chambre pour écrire à sa mère; c'est la lettre la plus douloureuse que j'aie écrite de ma vie. La réponse vint peu de temps après: elle partait d'un cœur de mère blessé à mort; elle écrivait: « Oh! mon fils! mon fils! le meilleur, le plus chéri! — Maudite soit la guerre! » ..... Mais moi, elle me bénissait.

Ceci n'est qu'un tableau parmi les milliers de semblables qui montrent tous la même chose. Que de douleurs et de misères se déroulent sur les champs de bataille! Et pourtant, les pires douleurs et un désespoir touchant à la folie, ce n'est pas sous le feu des canons, dans la pluie des balles et la grêle des obus qu'on les trouve, mais dans les familles, aussi bien dans le palais des riches que dans les chaumières des pauvres, dans les salles d'hôpital et auprès des lits de souffrance: c'est là que le drame atteint son apogée.

Sur le champ de bataille, l'homme n'est plus lui-même; il est ivre de haine contre l'ennemi qu'il va tuer; il ne sent plus rien, il ne fait que se battre. Mais dans la salle d'hôpital, où l'homme revient à lui, il voit son « moi » détruit et déchiré, ses plus chères espérances et son bonheur anéantis pour toujours..... pour toujours; alors il sent ce qu'il y a de tragique, d'inexorable dans la guerre. »

Le beau livre que nous présente Mlle Sturzenegger se termine par « trois visions de guerre »; nous reproduisons celle intitulée « Par le froid », qui nous fait vivre les souffrances atroces par lesquelles ont passé des milliers de malheureux forcés de quitter leur patrie devant les troupes ennemies victorieuses.

Par le froid

Par Nikola Trajkowitch

« Une nuit de gel; le train serpente lentement à travers les défilés des montagnes de Bukulja et de leurs contreforts. La nuit est plombée, sans étoiles: pas d'obscurité complète, pas de noir: mais partout du gris, comme si tout était couvert de cendres. Et la silhouette couleur

de suie de la Bukulja semble nous surveiller: son ombre écrasante nous poursuit; elle nous attend à la sortie des défilés ou derrière les talus du chemin de fer.

La longue rangée des wagons de marchandises découverts n'avance que lentement. Les roues tournent avec monotonie, les voitures s'entre-choquent avec bruit, puis la course monotone reprend; c'est endormant, et pourtant le sommeil nous fuit.

Derrière nous, dans le lointain obscur, le canon tonne; un coup résonne, sourd et lourd; on croit presque le sentir contre sa poitrine, — puis, un sifflement qui s'approche et semble nous pénétrer droit dans la tête, — encore un coup, mais plus sourd, plus éloigné; il y a déjà dix jours que la bataille fait rage là-bas. Le bruit des fusils, le crépitement des mitrailleuses se fondent en une mélodie unique, un chant de tonnerre, puissant et diabolique.

Nous sommes entassés par centaines dans les wagons, et quel mélange! des soldats qui s'en vont, Dieu sait où, dont les oreilles sont encore remplies du bruit infernal de la bataille, dont les yeux, grands ouverts, sont fixes comme ceux des mourants. Leurs figures pâles, malpropres, sont encadrées de barbes incultes, couvertes de givre; vrai tableau de misère et de douleur, ils personnifient ce pauvre petit peuple martyr dont on piétine la nuque, et qui ne soupire pourtant qu'après la liberté et une place au soleil.

Tout à côté de ces soldats sont accroupis de vieux paysans asthmatiques et de pauvres vieilles qui toussent, de jeunes femmes florissantes de santé, des jeunes filles et des enfants.... hélas, des enfants! toute une petite troupe! Ils portent de vieux bonnets de fourrure ou des casquettes militaires, leur corps est enveloppé d'un vieux manteau ou d'une couverture sale, déchirée, remplie de brins de paille; ils se tiennent serrés les uns contre les autres, accroupis, retirant leurs petits pieds sous eux pour prendre moins de place et avoir un peu plus chaud; ils soufflent dans leurs petites mains raidies pour les réchauffer.

(La fin au prochain numéro.)

Nouvelles de l'activité des sociétés

Alliance suisse des samaritains, Comité central. — Dans sa dernière séance, le Comité central a reçu comme membre passif de l'Alliance, l'association neuchâteloise des sociétés de samaritains du canton.

Ont été approuvés les statuts des sections Gæu, Wynigen, Wohlen, Schaffhouse, St-Blaise, Fribourg, Rüti, Sumiswald, Worb et Tablat.

Genève, Colonne de transport auxiliaire. — La section genevoise de la Croix-Rouge suisse, désirant pouvoir créer de suite une *Colonne de la Croix-Rouge* et n'ayant pas encore reçu un nombre suffisant d'inscriptions pour pouvoir faire un travail sérieux, prie instamment tous les hommes des services complémentaires, c'est-à-dire non incorporés dans l'élite, la landwehr ou le landsturm, de s'inscrire au plus vite chez M. le capitaine médecin Pierre Bolle, rue Céard, 11, qui donnera tous les renseignements désirables. Les hommes qui feront partie de la colonne de transport recevront gratuitement le nouvel uniforme et seront assimilés, en cas de guerre, aux soldats sanitaires de 3e ligne. Ils pourront, en temps de paix, être utilisés soit en cas d'accidents, soit pour le service des internés et des grands blessés.

Imprimerie coopérative de Berne (rue Neuve, 34)